

Naissance de Clytemnestre¹

Le plus sûr moyen pour aller à la recherche des origines d'un personnage est de partir de l'étymologie de son nom. Le nom grec de l'épouse d'Agamemnon se présente sous deux formes : Κλυταιμνήστρα et, plus anciennement, Κλυταιμήστρα. Κλυταιμνήστρα se décompose en deux éléments : κλυτός, qui signifie « glorieux, célèbre, illustre » et μνήστειρα, dont le premier sens est « qui se souvient » et le second est « celle qu'on recherche en mariage », « fiancée » ; le masculin de μνήστειρα est μνήστηρ, dont le premier sens est « qui désire, qui ambitionne » et le second « qui recherche en mariage, prétendant ». Dans Κλυταιμήστρα le premier élément est semblable, mais le deuxième appartient à une racine différente qui n'a pas de masculin attesté sous la forme *μήστηρ, mais sous la forme μήστωρ, dont le sens est « qui prend soin de, d'où qui dirige, particulièrement conseiller sage, prudent », et aussi « qui inspire, qui excite au combat ». Μήστωρ appartient à la même racine que le verbe μήδομαι, « méditer, penser à, tramer, machiner », et que μέδομαι, de sens équivalent : « s'occuper de, se préoccuper de, songer à » et, à partir de là « méditer » et notamment « méditer des projets funestes ». C'est la même racine que le substantif μῆτις, « ruse, habileté, intelligence ondoyante »,

1. Communication faite au séminaire *Traces, transmission, création* (dir. Pierre Citti), Université Paul-Valéry, Montpellier III, janvier 2002.

Éléments bibliographiques : les articles de la *Realencyclopädie Pauly-Wissowa*, du Lexicon Roscher, du Dictionnaire Grimal, l'édition Frazer du pseudo-Apollodore dans la collection Loeb, Carrière-Massonnie aux Annales Littéraires de l'Univ. de Besançon et Paolo Scarpi à la Fondation Valla, Milan ; ainsi que les études suivantes : études iconographiques : Emily Vermeule, « The Boston Oresteia Krater », *American Journal of Archaeology*, 70, 1, 1966, p. 1-22 ; Mark I. Davies, « Thoughts on the Oresteia before Aischylos », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 93, 1969, 1, p. 214-260 ; AnneLiese Kossatz-Deissmann, *Dramen des Aischylos auf Westgriechischen Vasen*, Mainz am Rhein, Verlag Philip von Zabern, 1978 ; Paulette Ghiron-Bistagne, « Clytemnestre, l'épouse infidèle », *Cahiers du GITA*, 8, 1994-1995, p. 53-81 ; études sur le mythe et la littérature : Ingemar Düring, « Klutaimestra - nêlès guna. A Study of the Development of a Literary Motif », *Eranos*, 41, 1943, p. 91-123 ; Pierre Guillon, « Le crime de Clytemnestre », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix*, 39, 1965, série classique, p. 5-51 ; Alain Moreau, *Eschyle : la violence et le Chaos*, Paris, Les Belles Lettres, 1985 ; *id.*, « Les sources d'Eschyle dans l'Agamemnon : silences, choix, innovations », *Revue des Études Grecques*, 105, janvier-juin 1992, p. 45-58 ; *id.*, « La Clytemnestre d'Eschyle », *Cahiers du GITA*, 8, 1994-1995, p. 153-171.

que Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant ont étudié dans un ouvrage qui a eu un grand retentissement, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*². C'est l'intelligence qui s'adapte aux circonstances, l'intelligence rusée, celle du poulpe dont la forme épouse celle de son environnement, celle du renard, celle du cocher de char qui prévoit les cahots et les virages d'un chemin difficile, celle du pilote guidant le navire au milieu de la tempête.

Cette décomposition de l'anthroponyme Clytemnestre nous apporte déjà un nombre considérable d'informations, d'autant plus précieuses qu'elles concernent la forme originelle du mythe. Le cœur, le noyau d'un mythe ou d'un conte, c'est l'anthroponyme, qu'il s'agisse de Zeus, dont le nom indique qu'il dérive d'un dieu indo-européen de la lumière, ou du Petit Poucet, la petitesse étant généralement associée au caractère malin, astucieux, débrouillard, tandis que l'Ogre est grand, fort et bête, tout en étant très méchant puisque son nom est une déformation, avec métathèse, d'Orcus, dieu latin de la mort. On apprend donc, grâce à l'élément κλυτός du nom de la reine, qu'elle est illustre. Elle est fille du roi de Sparte Tyndare, ses frères sont les Dioscures Castor et Pollux, sa sœur, Hélène (qui est en fait sa demi-sœur, comme Pollux est son demi-frère, puisque Tyndare est seulement le père putatif d'Hélène et de Pollux, le véritable père étant Zeus).

Le second élément de son nom est encore plus riche d'enseignements. Μνήστειρα au sens de « celle qu'on recherche en mariage » correspond à κλυτός : il est normal que la fille du puissant roi de Sparte soit recherchée par les princes et les rois. C'est Agamemnon, roi de Mycènes ou d'Argos, qui l'obtient. C'est un prince prestigieux : lors de l'expédition contre Troie, il est choisi pour assurer le commandement de l'expédition, devenant ainsi le roi des rois. Mais l'autre sens de μνήστειρα est plus intéressant : « qui se souvient ». En effet Clytemnestre est celle qui n'oublie pas. Elle n'oublie pas ce qui s'était passé au départ de l'expédition contre Troie. Artémis avait été offensée par le roi qui, à la chasse, s'était vanté d'avoir fait mieux que la déesse. Artémis avait alors fait tomber les vents, la flotte achéenne restait bloquée à Aulis, et l'oracle avait prescrit le sacrifice d'Iphigénie. Chez le roi, l'ambition l'avait emporté aisément sur l'amour paternel et il n'avait guère hésité :

Et, les dieux invoqués, le père aux servants fait un signe, pour que, telle une chèvre, au-dessus de l'autel, couverte de ses voiles et désespérément s'attachant à la terre, elle soit saisie, soulevée, cependant qu'un bâillon fermant sa belle bouche arrêtera toute imprécation sur les siens — Cela par la force, la brutalité muette d'un frein ! (Eschyle, *Agamemnon*, 228-237)

Au vers 180 le chœur des vieillards prononce les mots μνησιπήμων πόνος que les traducteurs interprètent généralement comme l'expression du remords qui vient avec le temps qui passe et qui incite à la réflexion. Mais je me demande si, comme souvent chez Eschyle, il n'y a pas un sens caché qui s'appliquerait à la reine : « la souffrance qui se

2. Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, 2^e éd. dans la collection « Champs », 1978.

souvent du malheur » : Clytemnestre n'oublie pas la fille égorgée par le couteau du sacrificateur. La guerre dure dix ans. Clytemnestre attend, patiemment, en compagnie de son amant Égisthe, cousin d'Agamemnon, qui a, lui aussi, des raisons d'en vouloir au roi : le père de celui-ci, Atrée, pour se venger de son frère Thyeste, père d'Égisthe, qui avait séduit son épouse, l'avait fait venir pour un prétendu banquet de réconciliation et lui avait fait dévorer ses propres enfants à la sauce Robert. Enfin l'heure de la vengeance sonne. Agamemnon rentre dans sa ville. Selon l'usage, son épouse lui prépare un bain, mais ensuite elle l'enveloppe dans un peignoir, « un réseau sans issue, un vrai filet à poissons »³ et le massacre à l'arme blanche, hache qui fend le crâne (version de Stésichore)⁴ ou le transperce à l'épée (version d'Eschyle). Sans aucun doute Clytemnestre est dotée d'une excellente *μνήμη*, mémoire.

Quant aux sens de l'adjectif masculin *μήστωρ*, ils s'adaptent aussi fort bien à la personnalité de Clytemnestre. Elle est prudente, prépare habilement son piège ; elle excite au combat son amant Égisthe ; elle médite, trame, machine ses projets funestes. Enfin, elle est pourvue de la *μητις*, l'intelligence ondoyante, qui, chez Eschyle, lui permet de jouer les épouses amoureuses devant Agamemnon, puis, après la mort de celui-ci, de jeter le masque et de menacer les vieillards du Chœur qui manifestent des velléités de rébellion contre les deux régicides.

Une seconde source d'informations sur la forme ancienne du mythe nous est fournie par l'iconographie⁵. Au Metropolitan Museum de New York on peut voir un sceau de stéatite (substance minérale de type chlorite), daté du VIII^e ou du début du VII^e siècle av. J.-C., où l'on distingue une femme tenant en sa main droite une arme dont la pointe est dirigée contre le corps d'un homme. Le rapprochement doit être fait avec un *πίναξ* (planche, tableau) découvert sur l'Acropole de Gortyne (Crète) en 1954, et qu'on peut dater du II^e quart du VII^e siècle av. J.-C. Il montre Agamemnon sur son trône, tentant vainement de saisir le poignet du bras droit de Clytemnestre qui, penchée en avant, a saisi l'arrière de la tête de son époux avec la main gauche tandis que la main droite, armée d'une épée ou d'un poignard, porte le premier ou le second coup. Égisthe, barbu, se contente de tenir un filet au-dessus de la tête d'Agamemnon, pour l'immobiliser, mais c'est Clytemnestre qui agit. C'est là une version conforme à la tradition : Clytemnestre est une maîtresse-femme qui foment le piège et l'exécute, tandis qu'Égisthe reste à l'arrière-plan. Égisthe est un lâche ; il est appelé *οἰκουρός*, c'est-à-dire celui qui reste à la maison⁶, pendant que les hommes de son âge vont se battre et, pour beaucoup, se faire tuer sous les remparts troyens.

Le meurtre d'Égisthe est représenté sur deux vases qui offrent un intérêt certain : un cratère en calice dit cratère de l'*Orestie* et conservé à Boston et un *στάμνος* (vase à large panse) conservé à Berlin. Les deux vases, qui sont datés de la première moitié du V^e siècle av. J.-C., ne sont

3. Eschyle, *Agamemnon*, 1382.

4. Stésichore, *Orestie*, 219 Campbell = 219 Page.

5. Voir notamment l'article de Davies.

6. Eschyle, *Agamemnon*, 1225, 1626.

pas des illustrations de l'*Orestie* d'Eschyle (458 av. J.-C.). En effet ils représentent une version de la mort d'Égisthe qui n'est pas celle de l'auteur de l'*Orestie* (d'ailleurs le dramaturge ne raconte pas la mort de cet οἰκoupός ; il n'en vaut pas la peine : on entend seulement un « ah ! ah ! » derrière la porte). Égisthe est dépeint comme un aède assis et mourant avec son instrument à cordes à la main. Cela ne correspond à aucun texte conservé. En revanche il est bien question d'un aède en relation avec ce mythe dans l'*Odyssée*. Au vers 267-272 du chant III, Homère rapporte que lorsque Agamemnon partit pour Troie, il confia à un aède la mission de veiller sur son épouse et sur l'État. Mais Égisthe l'exila sur une île déserte afin d'avoir les coudées franches pour séduire Clytemnestre. L'hypothèse proposée par Mark I. Davies est que les deux vases pourraient illustrer une version littéraire antérieure à Eschyle, peut-être celle de Stésichore (VII^e siècle av. J.-C.), le poète ayant utilisé le mytheme de l'aède pour le détourner de son sens premier, accordant ainsi à l'aède homérique une sorte de revanche posthume. Ce qui est clair, en tout cas, à travers ces représentations iconographiques, c'est que l'image détestable d'Égisthe est fixée très tôt dans le mythe et peut même être considérée comme originelle. Que peut-on attendre de cet efféminé qui ne tient pas son rang à la guerre et qui n'est même pas capable de frapper lui-même un homme désarmé ?

Après l'examen de l'anthroponyme Clytemnestre et des témoignages iconographiques, il est temps d'en venir aux textes. Le mythe est présent dès l'aube de la littérature grecque, chez Homère (VIII^e siècle av. J.-C.). Bien entendu, comme le sujet des poèmes homériques n'est pas le sacrifice d'Iphigénie et ses conséquences (dix ans plus tard, le meurtre d'Agamemnon par son épouse et, sept ans après l'assassinat du roi, le châtement de Clytemnestre exécuté par son propre fils), les allusions sont éparées, mais, au total, assez nombreuses :

- Agamemnon déclare qu'il préfère la captive Chrysis à son épouse Clytemnestre (*Il.*, I, 113-115)

- Zeus rappelle comment Hermès avait averti Égisthe de ne pas courtiser Clytemnestre et de ne pas tuer son époux Agamemnon. Mais Égisthe ne l'écouta pas et à son tour il s'est fait tuer par Oreste, le fils d'Agamemnon (*Od.*, I, 29-43)

- Athéna rappelle à Oreste le meurtre d'Agamemnon par Égisthe (*Od.*, I, 298-303)

- Nestor rappelle comment Oreste fit expier son acte à Égisthe (*Od.*, III, 192-198)

- Athéna rappelle à Oreste comment Agamemnon périt sous les ruses d'Égisthe **et de Clytemnestre**, sa propre épouse (*Od.*, III, 232-235)

- Nestor apprend à Télémaque qu'au moment de partir pour la guerre de Troie, Agamemnon avait placé auprès de son épouse un aède pour la protéger. Au début Clytemnestre « n'avait que de sages pensées ». Mais Égisthe déporta l'aède dans une île déserte pour y être la proie des oiseaux. Puis il emmena Clytemnestre. Suit une allusion rapide au « meurtre de l'Atride », c'est-à-dire Agamemnon. Égisthe régna sept ans sur Mycènes mais la huitième année Oreste revint d'Athènes et tua le

meurtrier de son père. Il convient de remarquer l'ellipse du meurtre de la mère. Oreste tue Égisthe, mais ensuite il est question de « la sépulture du lâche Égisthe et d'une mère abominable » (*Od.*, III, 253-312)

- Protée informe Télémaque de l'assassinat d'Agamemnon par Égisthe lors du banquet offert en l'honneur du retour du roi (*Od.*, IV, 511-537)

- Ulysse parle à l'ombre d'Agamemnon, qu'il a fait remonter, grâce à un sacrifice, à la surface de la terre ; ou bien c'est lui-même qui est descendu aux Enfers. Agamemnon raconte comment Égisthe et Clytemnestre l'ont assassiné, ainsi que sa captive et concubine Cassandre et ses compagnons d'armes. « Elle n'eut même pas le courage, quand j'allais chez Hadès, de m'abaisser, de ses mains, sur les yeux les paupières et de me refermer la bouche » (*Od.*, XI, 399-445)

- Allusion rapide à « la fille de Tyndare [c'est-à-dire Clytemnestre] qui imagina de commettre le mal en tuant son légitime époux. Elle aura chez les hommes un chant d'horreur ! » (*Od.*, XXIV, 199-202)

Il est donc clair que, dès l'époque d'Homère le meurtre d'Agamemnon par sa propre épouse et l'amant de celle-ci est bien connu. Comme l'*Illiade* et l'*Odyssée* sont les premières œuvres écrites conservées de la littérature grecque, cela signifie qu'une longue tradition orale, probablement de plusieurs siècles, a transmis le mythe, ce qui le fait remonter au deuxième millénaire av. J.-C. Et déjà le rôle de Clytemnestre est essentiel. Dans le Catalogue hésiodique (Fr. 23a, 28-30 Merkelbach-West) il est dit qu'Oreste tua avec son « bronze impitoyable » à la fois Égisthe et Clytemnestre « qui est plus qu'un homme ». Il nous reste quelques fragments de l'*Orestie* de Stésichore, poète du VII^e siècle av. J.-C. Le fragment 219 Page-Campbell fait allusion au songe de Clytemnestre : « Il lui sembla que survenait un serpent, dont le sommet de la tête était ensanglanté et que de celle-ci sortait un roi plisthénide⁷ ». Ce fragment, si bref soit-il, nous apporte plusieurs informations. Le serpent, animal chthonien, représente Agamemnon assassiné et qui appartient maintenant au royaume des morts. Si le sommet de la tête est ensanglanté, cela veut dire que le roi a été tué au moyen d'une hache qui lui a fendu le crâne, par un coup porté de haut en bas, alors qu'une blessure à la poitrine ou à la gorge supposerait un coup porté de face. C'est un guet-apens et non un duel. Le meurtre à la hache signifie que c'est Clytemnestre qui a frappé. Cette interprétation est confirmée par plusieurs vases. Un autre fragment (Fr. 218 Campbell) nous apprend que la nourrice qui sauva Oreste des mains de Clytemnestre et de son amant-complice s'appelle Cilissa. C'est aussi le nom que lui donnera Eschyle.

En 474 av. J.-C. Pindare écrit la onzième *Pythique* en l'honneur de Thrasydée, vainqueur aux Jeux de Delphes. Comme toujours la partie centrale est consacrée à un mythe, plus ou moins en rapport avec la personnalité du vainqueur. Le poète a choisi le mythe d'Oreste :

Oreste, tandis que son père était assassiné, fut dérobé aux mains violentes de Clytemnestre et sauvé d'un horrible piège par sa nourrice Arsi-

7. De Plisthène, fils d'Atrée et père d'Agamemnon.

noé, alors que la fille de Priam le Dardanide, Cassandre, frappée par l'airain lui-même, fut envoyée, avec l'âme d'Agamemnon, sur la rive ténébreuse de l'Achéron,

par cette femme impitoyable. Était-ce Iphigénie, égorgée sur les bords de l'Europe, loin de sa patrie, quand elle conçut ce ressentiment atroce ? ou bien, subjuguée par un autre amour, fut-elle égarée par ses nuits adultères ? Ce crime est le plus affreux pour de jeunes épouses, et on ne saurait le dérober

Aux rumeurs que fait courir la langue d'autrui. Le peuple est médisant. La haute fortune provoque une jalousie digne d'elle, et dans l'ombre, le vilain gronde. Il mourut, lui aussi, le héros, fils d'Atrée, quand il rentra, après si longtemps, dans l'illustre ville d'Amicyles,

Et il fit périr avec lui la vierge prophétesse, après avoir, à cause d'Hélène, incendié les palais des Troyens et ruiné leur opulence. Oreste cependant porta sa jeune tête chez son vieil hôte, Strophios, qui habitait au pied du Parnasse. Arès fit attendre son œuvre, mais, avec lui, Oreste tua enfin sa mère et fit choir Égisthe dans son sang. (Pind., XI^e *Pythique*, 17-26)

Si bref soit ce récit, il nous apporte des informations intéressantes :

- Comme dans plusieurs passages d'Homère, Clytemnestre est le personnage central dans le meurtre d'Agamemnon.

- Le récit de Pindare renvoie certainement à une version très ancienne, puisqu'à son époque (fin du VI^e siècle av. J.-C.-début du V^e), il y a longtemps qu'Amicyle, c'est-à-dire Amyclées, capitale d'une dynastie qui régnait 1800 ans av. J.-C., a été intégrée dans la ville de Sparte. Pindare met en avant, comme Stésichore, le rôle de la nourrice qui arrache Oreste, le futur vengeur, aux assassins. Il a seulement changé son nom : elle s'appelle Arsinoé, anthroponyme dont la signification pourrait être « au cœur énergique », un nom approprié pour celle qui a su braver la redoutable Clytemnestre.

- Pindare formule trois hypothèses concernant les motivations de la reine. D'abord, en filigrane, la jalousie, puisque le roi ramène dans ses bagages la concubine Cassandre, fille du roi troyen Priam ; ensuite le sacrifice d'Iphigénie exigé par la déesse Artémis pour mettre fin à la longue attente de la flotte achéenne en calminée à Aulis ; Agamemnon, chef de la flotte, n'hésita pas longtemps et sacrifia sa fille (aux deux sens du terme) à ses ambitions ; enfin l'adultère de la reine. Égisthe n'est pas nommé, mais c'est bien de lui qu'il est question. Ces trois causes seront reprises par les Tragiques.

Voilà donc ce qui nous reste des allusions à Clytemnestre avant Eschyle. Les quatre Tragiques qui l'ont précédé, Thespis, Choirilos, Pratinas et Phrynichos n'ont, semble-t-il, pas pris la famille des Atrides comme sujet d'une de leurs pièces. De toute façon les fragments que nous avons conservés de leur œuvre sont limités à quelques mots, parfois un seul, et même quelquefois au seul titre.

Enfin Eschyle vint. En 458 av. J.-C il fait représenter une tétralogie intitulée l'*Orestie* et composée d'une trilogie de trois tragédies que nous avons intégralement conservées : *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*. Elles constituent une trilogie liée, c'est-à-dire traitant d'un même mythe dans sa continuité narrative. Cette trilogie est suivie d'un drame

satyrique, *Protée*, dont il nous reste six fragments. Ce drame satyrique est rattaché de façon très lointaine aux tragédies puisqu'il a pour sujet le séjour de Ménélas, frère d'Agamemnon, en Égypte.

Les trois tragédies, bien qu'elles s'inscrivent dans une continuité, comme je viens de le dire, peuvent être représentées séparément, car elles ont une unité. *Agamemnon* traite du retour à Argos du roi, chef de l'armée achéenne, après sa victoire sur les Troyens ; la pièce s'achève par son assassinat : la reine ne lui a pas pardonné le sacrifice de leur fille Iphigénie, ordonné par les dieux pour permettre le départ de la flotte. Elle ne lui pardonne pas non plus de ramener dans ses bagages la prophétesse Cassandre, fille de Priam, dont il a fait sa concubine. Enfin elle-même a pris un amant, Égisthe, ce qui est aussi une bonne raison de se débarrasser du mari. Ajoutons que les dieux ont été les auxiliaires de Clytemnestre car ils voulaient châtier Agamemnon. L'oracle qui exigeait le sacrifice d'Iphigénie était un piège : Agamemnon aurait dû renoncer. C'est à son ambition plus qu'aux dieux qu'il a sacrifié sa fille.

Les *Choéphores* sont la pièce du châtement : Oreste revient en vengeur et, avec l'aide de son ami Pylade, exécute les deux assassins (à vrai dire seule Clytemnestre a manié l'épée, Égisthe est resté dans l'ombre et il se fait une gloire de sa lâcheté).

Les *Euménides* sont la pièce de l'apaisement. Oreste est poursuivi par les Érinyes, antiques déesses de la vengeance, qui s'en prennent à tous ceux qui ont commis des meurtres. Elles ne se préoccupent pas des motivations : dans la forme de justice primitive qu'elles incarnent, tout sang répandu implique un châtement. Oreste se réfugie à Delphes, dans le temple d'Apollon. Les Érinyes le poursuivent jusque-là, mais il est protégé par Apollon, Olympien représentant l'ordre nouveau, qui invite Oreste à se rendre à Athènes. C'est là que le matricide est acquitté par le tribunal de l'Aréopage grâce à la voix prépondérante d'Athéna. La pièce s'achève par l'apaisement, les Érinyes elles-mêmes sont intégrées dans l'ordre nouveau.

C'est avec Eschyle que le personnage de Clytemnestre prend toute son ampleur. Les traces antérieures du mythe ne sont pas négligeables, mais seul Eschyle offre une vision d'ensemble. Il ne présente pas l'histoire dans son exhaustivité : la journée réservée à chaque poète tragique pour la représentation de sa tétralogie n'y aurait pas suffi. Il procède par choix des épisodes significatifs (le retour d'Agamemnon et sa mort, le châtement des assassins, l'apaisement) et respecte la continuité chronologique. Bien entendu le reste du mythe n'est pas oublié : il apparaît par bribes dans des allusions, des récits, des chants du chœur : le dramaturge n'ignore rien de la technique du flash-back. Clytemnestre est le personnage-clé : elle est présente dans les trois tragédies ; elle est l'instigatrice du meurtre du roi et principale exécutante dans la première (le brave Égisthe restant prudemment à l'arrière-plan). Dans la deuxième, le temps fort est l'échange en stichomythie (vers à vers) entre son fils et elle, véritable duel où les répliques s'entrechoquent comme un cliquetis d'épées, duel à mort où elle tente de sauver sa peau en soulignant l'horreur du matricide par le rapprochement constant entre deux

mots aux sonorités semblables, τέκνον, enfant, κτείνειν, tuer : comment un enfant (τέκνον) pourrait-il tuer (κτείνειν) celle qui l'a enfanté ? Dans la troisième, bien que morte, elle apparaît encore sous la forme d'un fantôme et tance les déesses de la vengeance, les Érinyes, qui dorment et qu'elle voudrait voir s'acharner sans répit sur son fils.

La meilleure façon d'en faire le portrait est d'énumérer les métaphores qui la caractérisent. Elles appartiennent à quatre domaines :

- domaine militaire : son désir et son pouvoir sont appelés « lance » ; sa discussion avec Agamemnon au moment où elle veut amener le roi à commettre une faute fatale qui métamorphoserait le meurtre, acte de vengeance, en juste châtement est assimilée par les deux protagonistes eux-mêmes à un affrontement entre deux duellistes ou deux armées ; il est question de combats, de vainqueurs et de vaincus. L'image du duel, nous venons de le voir, est ce qui caractérise le mieux son affrontement verbal avec son fils.

- domaine animal : chienne, vache attaquant le taureau, lionne à deux pieds, vipère infâme, murène.

- domaine du monstrueux : amphibène (serpent imaginaire ayant une tête aux deux extrémités, ce qui le rend d'autant plus dangereux), Skylla ou Scylla (monstre à six têtes de chien dotées de trois rangées de dents serrées ; c'est Skylla embusquée dans le détroit de Messine qui dévore six compagnons d'Ulysse), dragon.

- domaine de la fécondité pervertie : elle est mère d'Hadès, engendre sa propre mort, Oreste, se nourrit du sang d'Agamemnon, est capable d'infecter par son simple contact ; c'est un chancre, une lèpre, inversant le processus de vie en processus de mort.

La trilogie d'Eschyle est, si je peux m'exprimer ainsi, l'acmé du personnage. Chez lui Clytemnestre s'élève à la hauteur d'un type, à la fois terrifiant et fascinant, tel qu'il s'incarne à diverses époques, femme guerrière, virile, mais ennemie de l'homme, intelligente, ce qui est, évidemment, aux yeux des hommes, un signe de perversité et d'anormalité, monstrueuse, sanglante, sauvage, presque anthropophage. On l'appelle Clytemnestre, Médée, comtesse Bathory, Lady Macbeth, marquise de Merteuil...

Après Eschyle, les pièces où Clytemnestre joue un rôle important ne donnent pas la même force, la même amplitude au personnage, sauf dans une pièce dont l'action se situe au début de l'expédition achéenne contre Troie, *Iphigénie à Aulis* d'Euripide (406 av. J.-C.). Pour obtenir des dieux le retour des vents qui permettront à la flotte achéenne de voguer sur la mer Égée vers la ville de Troie, Agamemnon a accepté d'obéir à l'oracle qui ordonne de sacrifier Iphigénie. Quand Clytemnestre, la mère, l'apprend, son plaidoyer est lourd de menaces :

Va, si tu pars pour la guerre en me laissant au logis et si, là-bas, ton absence se prolonge, penses-tu à ce que sera, au palais, l'état de mon cœur, quand je verrai vide chacun des sièges où elle s'asseyait, vide sa chambre virginale, quand au milieu des larmes, assise toute seule, j'exhalerai sans cesse cette plainte sur elle : « Celui qui t'a perdue, mon enfant, c'est le père auquel tu devais la vie. Il t'a tuée, lui et personne d'autre, aucune autre

main. » C'est après avoir laissé un tel sujet de haine que tu reviendras ?
(*Iphigénie à Aulis*, 1171-1180)⁸

Sophocle et Euripide, en effet, dans leur *Électre*, placent l'action après le meurtre du roi, c'est-à-dire à un moment où la reine n'a plus tout son être tendu par la haine de l'époux et la volonté exacerbée de vengeance. La tension est retombée et c'est Oreste maintenant, le fils vengeur, et, plus encore, sa sœur Électre (d'où le titre des pièces de Sophocle et d'Eschyle) qui dirigent l'action. Dans l'*Agamemnon* de Sénèque elle est présentée comme hésitante au moment de l'action, alors que l'héroïne d'Eschyle, toute tendue par le désir de vengeance, ne se pose aucun problème.

En tout cas le mythe continue à inspirer les dramaturges jusqu'à l'époque contemporaine, mais avec une préférence pour le deuxième temps, celui des justiciers, qu'Eschyle avait mis en scène dans les *Choéphores*. Citons, sans la moindre prétention d'exhaustivité : une tragédie en langue hongroise de Pierre Bornemisza (1558), fort réussie, paraît-il, et qui continue à être jouée de nos jours, *Électre* de Crébillon père (1708), *Électre* de Longeville (1719), *Oreste* de Voltaire (1750), *Électre* d'Alfieri (1783), *Clytemnestre* d'Alexandre Soumet (1822), *Les Érinnyes* de Leconte de Lisle (1873), *Elektra* de Bénito Perez Galdos, contemporain de Leconte de Lisle, la *Tragédie d'Électre et d'Oreste* d'André Suarès (1905), *Elektra* d'Hofmannsthal (1903), pièce dont il tira un livret pour Richard Strauss (1909), *Le deuil sied à Électre* d'Eugène O'Neill (1929-1931), *Électre* de Giraudoux (1937), *Les Mouches* de Sartre (1943), *Électre ou la chute des masques* de Marguerite Yourcenar (1954), pièces auxquelles il faut ajouter les opéras : *Électre* de Jean-Baptiste Lemoyne (1782), *Électre*, tragédie avec chœurs de Rochefort, musique de François-Joseph Gossec (1783), *Électre* de Grétry (1741-1813), œuvre qui n'eut pas l'honneur d'être représentée (ce qui paraît conforme à la personnalité d'un créateur dont les prénoms étaient André-Ernest Modeste), *Elektra* d'Haefner (1785).

Au cinéma on notera *Le deuil sied à Électre* de Dudley Nichols, d'après la pièce d'Eugène O'Neill (1947) et l'*Électre* de Michael Cacoyannis (1962).

On voit donc que le personnage a traversé toute l'histoire de la civilisation occidentale depuis ses origines, les épopées orales du II^e millénaire av. J.-C. jusqu'aux supports les plus modernes de la culture, comme le cinéma. Le temps fort me paraît être la trilogie d'Eschyle mais le personnage a donné lieu à bien des œuvres intéressantes et parfois à de très belles réussites. Il s'est élevé au niveau du type et même de l'archétype freudien ou jungien. Au vers 439 le chœur des choéphores, pour exciter Oreste à la vengeance, lui hurle :

8. On retrouve un instant de tels accents dans la *Clytemnestre* de Racine, *Iphigénie*, Acte IV, scène 4. Clytemnestre menace son époux :

Ni crainte, ni respect, ne m'en peut détacher
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

Elle l'a mutilé, si tu veux savoir (Ch. 439)

Le verbe que je traduis par « mutiler » est *μασχαλίζειν* qui décrit une pratique attestée chez d'autres peuples que les Grecs : le meurtrier coupe les extrémités (nez, oreilles, pieds, mains) et les attache aux aisselles (« aisselle » en grec se dit *μασχάλη*). Il s'agit d'empêcher ainsi le mort de se venger. Il ne pourra plus sentir, entendre, se mouvoir et manier l'épée ou la lance. Mais on ne peut manquer aussi de faire le rapprochement avec la façon atroce dont, à la fin de l'*Odyssee*, Télémaque, Eumée le porcher et Philoities le bouvier tirent vengeance du traître, le chevrier Mélanthios, qui s'est mis au service des prétendants :

Alors Mélanthios fut sorti dans la cour. Au devant de l'entrée, on lui trancha d'abord, d'un bronze sans pitié, le nez et les oreilles, puis son membre arraché fut jeté aux chiens et, d'un cœur furieux, on lui coupa enfin et les mains et les pieds. (*Od.*, XXII, 474-477)

Ajoutons, pour ceux dont la langue première est la langue française, le rapprochement accidentel des consonances entre *μασχαλίζειν* et « émasculer », c'est-à-dire châtrer, enlever à l'homme son caractère de mâle (latin *mas*, *maris*, mâle), le priver de sa force. Hasard certes, mais pour les psychanalystes il n'y a pas de hasard gratuit, il y a des rencontres éclairantes. Clytemnestre, cette créature sanglante qui hait les hommes, qui massacre son époux à la hache et voudrait transpercer son fils à l'épée, paraît bien être un fantôme de l'homme exorcisant ou sublimant par la création littéraire ou artistique sa crainte de voir un jour les femmes remettre en question le pouvoir de l'homme. Une autre forme de ce fantôme étant le meurtre collectif par un groupe de femmes guerrières (Lemniennes, Danaïdes) ou la mutilation et la réduction en esclavage (Amazonies).

Alain MOREAU



ALEXANDRE MITZALIS

Une présentation de l'œuvre de l'écrivain et poète grec Alexandre Mitzalis a eu lieu le 8 juin dernier à Athènes, à l'hôtel Titania, rue de l'Université (οδός Πανεπιστημίου). Les milieux de la poésie et du théâtre lui ont rendu hommage.

Nous avons été heureux d'être informés de cette manifestation, car Alexandre Mitzalis est un ami de « Connaissance hellénique ». Nous avons plusieurs fois publié des poèmes de lui dans notre revue (dans les numéros 85, 88, 93, 96), traduits par Renée Jacquin.
